

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 60 (1922)
Heft: 42

Artikel: Le feuilleton : le voyageur sentimental ou : Ma promenade à Yverdon :
[1ère partie]
Autor: Vernes, M.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-217528>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 27.12.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

LES CHATEAUX
ROMANDS

LE CHATEAU DE LUCENS

BENTRE Moudon et Payerne, sur la rive gauche de la Broye, dominant le gros bourg de Lucens, s'élève le château du même nom. Il a fort grand air sur son haut rocher, entouré de terrasses retenues par de gros murs à la façon des vignes de Lavaux. De quelque côté qu'on l'aborde, il frappe par sa masse imposante et pittoresque.

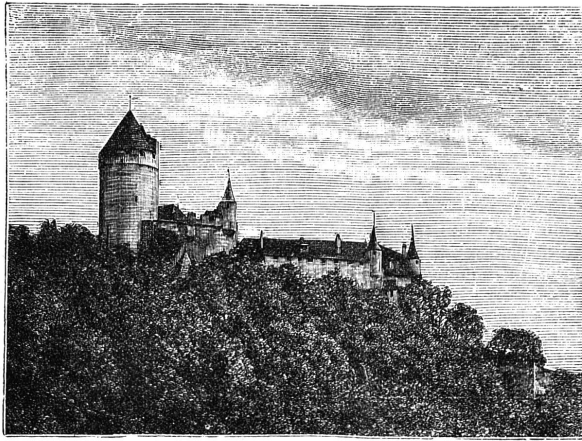
On ne sait à quelle époque le château de Lucens fut fondé. Il est probable qu'au cours des siècles, plusieurs constructions ont précédé le manoir que nous voyons aujourd'hui. L'on sait qu'en 852 un castel était déjà propriété des évêques de Lausanne. Nous ne parlerons pas des péripéties nombreuses dont cet édifice fut l'objet : c'est de l'histoire pure, excellentement racontée dans le *Dictionnaire historique du canton de Vaud*. Ceux que la question intéresse peuvent la lire dans ce bel ouvrage. Disons seulement que ce château fut détruit et rebâti à maintes reprises, enlevé, puis rendu aux évêques plusieurs fois. La période allant du douzième siècle à la conquête bernoise fut tranquille pour la villégiature estivale et épiscopale. Disons pourtant que le 5 juillet 1406 l'évêque Guillaume de Menthonney y fut assassiné par son barbier. « L'éternel féminin » fut le prétexte du crime, disent les mauvaises langues.

Le château de Lucens devint résidence des baillis de Moudon après la conquête bernoise jusqu'en 1798. C'est pendant ce laps de temps que le château fut agrandi. Vu du bourg on remarque bien que l'aile sud est plus moderne que le groupe du donjon.

En 1798, le château fut saccagé par les patriotes. Le général de Weiss envoya d'Yverdon une compagnie de carabiniers sous les ordres du capitaine Plichody pour reprendre le château. Ce dernier arriva de nuit et monta à l'assaut du castel, recommandant à ses hommes de se frapper les cuisses en marchant, ce qui fit croire aux occupants qu'une forte troupe les cernait. Les assiégés prirent peur et s'enfuirent, mais les Bernois ne jouirent pas longtemps de leur triomphe, car vingt-quatre heures après, ils quittaient la place définitivement. On était à la veille de la révolution.

Le château devint, avec la République helvétique, propriété de la nation et fut vendu aux citoyens Briod et Cholet de Moudon; puis le bâtiment passa aux mains des frères Landry, qui en firent une maison d'éducation. Vers 1860, un Anglais acheta l'immeuble. Le nouvel acquéreur, le chevalier Saunders, était un ex-capitaine aux *life-guards*, attaché d'abord au corps diplomatique anglais accrédité à Berne, il vint se mettre au vert à Lucens, où le *struggle for life* était moins âpre que dans la cité des Zæringen. Le brave *captain* a laissé le souvenir d'un parfait original. Sa gloire et son orgueil étaient une galerie de tableaux d'ancêtres et une collection de coquillages. Le nouveau châtelain se teignait et portait de faux mollets surmontés d'une culotte nankin, c'était un grand pêcheur, il réunissait les rares francs-maçons de la contrée en des réunions qui se tenaient dans la grosse tour du château. C'est le chevalier Saunders qui fit poser des girouettes représentant un éléphant emprunté à ses armoiries, sur les nombreuses tours, tourelles et échauguettes, qui donnent un cachet pittoresque au manoir de Lucens. Ces girouettes existent encore aujourd'hui. Le même faisait des réceptions grandioses au cours desquelles il offrait à ses invités, magnifiquement servie et en grande pompe... de l'eau fraîche et pure en de belles carafes de cristal, sur des plateaux d'argent posés sur des tables recouvertes de riches nappes.

Ce chevalier mourut à Lucens en 1875.



En l'an 1880, le château fut acquis par M. Delessert, dit Pierre Milaine, fougueux et mordant polémiste, lequel transféra de Lutry à Lucens un institut très florissant. Vers 1892, un sieur Beaufort reprit l'institut Delessert, qu'il ne conserva pas longtemps. Un Suisse allemand, Mettler, vint ensuite. Enfin l'Allemand Pfaff reprit la succession Mettler, la guerre qui survint donna le coup de grâce à l'Institut du château, dont les élèves étaient tous Allemands. Le beau castel fut alors mis à l'enchère, mais comme il avait besoin de réparations, les amateurs étaient peu nombreux. Un Lucernois, M. Hæfliger, eut le courage de se rendre acquéreur du manoir : il en fit une restauration complète et originale sous la direction de M. Otto Schmid, architecte.

On distingue actuellement fort bien la partie septentrionale, composée de la grosse tour et des murs avoisinants, réédifiée par l'évêque Landri de Durnes. L'aile méridionale est formée de constructions édifiées du quatorzième au seizième siècle, c'est la partie bernoise. Quoi qu'il en soit, l'ensemble du château de Lucens est fort intéressant. La partie ancienne renferme un local aménagé en chapelle à l'usage actuel des catholiques de Lucens : on remarque aussi une très belle pièce dite : chambre de l'évêque avec une cheminée monumentale. Dans la partie relativement moderne du château, une vaste salle aux armoiries des baillis de Moudon et pourvue d'une très belle et vaste cheminée : cette chambre voisine avec d'autres salles restaurées et embellies de fresques intéressantes en rapport avec leurs destinations respectives. On jouit, du haut du donjon, d'une vue splendide et étendue sur la vallée de la Broye. *Mérine.*

C'est vingt francs. — Il y a beaucoup de difficulté, pour un médecin, à parvenir à la notoriété ; à faire qu'on dise de lui : « C'est un grand médecin » ; ou bien : « c'est un homme fort capable ». Certains docteurs exagèrent les maux dont les pauvres clients sont affligés, surtout lorsque les maladies sont insignifiantes, afin d'avoir plus de mérite et de gloire à les tirer d'affaires. D'autres emploient, pour s'exprimer, des termes pompeux et baroques, afin de laisser croire que la médecine est une science occulte, connue d'eux seuls et que leur science est aussi redoutable que profonde.

Un pauvre diable de chasseur, qui avait été pris, dans la plaine, d'un refroidissement, éprouvait une douleur si violente au côté qu'il se décida à aller consulter un médecin.

Celui-ci l'examina, l'ausculta, lui tâta le poulx, lui demanda si ses parents n'étaient pas morts d'un mal héréditaire, s'il n'avait pas eu de crises de santé dans sa jeunesse, après quoi, doctoralement, il conclut : Vous avez une « pneumonie ».

— D'où cela vient-il, fit le chasseur ?
— Et le médecin de répondre : Cela vient du grec.
— Et c'est ?
— C'est vingt francs.

L'Almanach du Conteur Vaudois
POUR 1923

est paru. Il est en vente au prix de 60 centimes.
L'administration du Conteur Vaudois l'enverra aussi contre remboursement, port en sus.

ETES-VOUS COMME MOI?..

Etes-vous comme moi?... je m'ennuie en automne, Il pleuvote, il fait froid et sombre avant le soir, Puis le vent, longuement, monotone, chantonne, Sa langoureuse voix contient du désespoir. Dedans le jeu se meurt, au dehors il fait noir, Aux rêves douloureux notre esprit s'abandonne... Etes-vous comme moi?... je m'ennuie en automne.

Je suis triste en automne, êtes-vous comme moi ? On songe aux souvenirs déjà lointains, l'on pense, On éprouve un besoin de regarder en soi, Notre cœur s'envahit d'une détresse immense, On souffre, on ne sait pas d'où vient cette souffrance, Car tout en est sujet, tout est cause d'émoi ; Je suis triste en automne, êtes-vous comme moi ?

Etes-vous comme moi ? J'aime mieux en automne, Mon être entier voudrait davantage d'amour ! L'âme s'émeut plus vite aux baisers que l'on donne, Rendant mélancolique et joyeux tour à tour... Ne me délaïssez pas à la chute du jour, Mais restez les yeux clos auprès de moi, mignonne, Etes-vous comme moi ? J'aime mieux en automne.

André Marcel.



NOUS commençons aujourd'hui la reproduction d'un petit livre : *Le Voyageur sentimental* ou *Ma promenade à Yverdon* qui parut pour la première fois en 1786 et eut une certaine vogue littéraire. Pendant un demi-siècle, ce récit fut réimprimé plusieurs fois à Paris. La dernière édition, une contrefaçon belge, date de 1827.

L'auteur, François Vernes Laigisse de Luze (1763-1834) était le fils du pasteur genevois, Jacob Vernes.

Outre le *Voyageur sentimental*, François Vernes a publié diverses pièces de vers amoureuses dans le *Journal helvétique de Neuchâtel*, puis quelques poèmes, entre autres Adélaïde de Clarendé, la Franciade, etc., et en prose, le *Voyageur sentimental* en France sous Robespierre.

Nul doute que nos lecteurs, et surtout nos lectrices prendront grand plaisir à lire les aventures qui suivent, écrites dans le style de l'époque, mis à la mode par J.-J. Rousseau et pleines de naïveté, de bonhomie et de candeur.

Afin d'alléger ce récit, nous y avons fait quelques coupures.

LE VOYAGEUR SENTIMENTAL
OU MA PROMENADE A YVERDON

Mon réveil.

Minuit sonne... Je repousse le sommeil que mes organes fatigués me demandent... Mon ami n vient point !... Quand on attend l'heure du plaisir le temps pose ses ailes et se traîne avec des béquilles... Levons-nous !... Faire huit mortelles lieues pour un bal, quelle folie !... Mademoiselle de Blas ! sans elle j'allais raisonner.

Le ciel est couvert ; la neige et le vent battent mes fenêtres... mais le père la Joie¹⁾ est si tenace dans ses projets (excellent garçon d'ailleurs), et moi si amoureux !... Vous croyez qu'un objet unique m'occupe tout entier. Point du tout : je suis travaillé d'une espèce d'amour universel pour toutes les jolies femmes, et j'en poursuis les premiers faveurs, sans approfondir leur esprit, leur carrière, qui me refroidiraient peut-être, ou m'enflammeraient trop violemment ; tel un papillon ne voltige pas assez longtemps sur des roses pour en sentir les épines, ou s'ennivrer de leur parfum.

Il faut cependant que je fasse un aveu. Dans la liste des objets que j'aime, mademoiselle de Blas est le nom que je trouve toujours le premier. Mon cœur est une espèce de temple ; ses rivales en ornent le parvis : mademoiselle de Blas est sur l'autel.

¹⁾ Surnom donné à mon ami B... Pache, parce qu'il fait la joie de ses amis.

Troyes.

J'étais rentré dans mon lit, en boudant la nature, et je laissais le soleil et mon amour universel se disputer sur mon chevet. Moi ! que je brave le vent, le froid, la neige, la fatigue, pour ce sexe maudit... A vingt ans, ce mot doit-il échanger des lèvres ? Des lèvres, peut-être... jamais du cœur ! Je sautai sur mon attirail de voyage, et préparai mes bottes, pour faire à l'amour une offrande expiatoire de mon blasphème. J'entr'ouvrais doucement la fenêtre, je crois voir l'horizon s'éclaircir un peu ; je la referme vite, comme pour ne pas donner au ciel le temps de changer, pendant que je finis mes préparatifs, et je remplis mon portemanteau en répétant : Que ne ferait-on pas pour ce sexe aimable ! Il fit pécher notre premier père, mais n'est-ce pas le seul des hommes qui, en pêchant pour la beauté, ait perdu le paradis ? Les Grecs entreprirent le voyage de Troyes pour une femme. Pourquoi ne ferais-je pas celui d'Yverdon ? Yverdon n'est pas Troyes ; j'en conviens ; mais Hélène valait-elle mademoiselle de Blas ? je n'en conviens pas.

Le Père la Joie.

Mon portemanteau prêt et bien fermé, pour qu'il ne me prît pas envie de le rouvrir si le temps voulait m'effrayer... je retourne visiter le ciel d'un air à lui demander grâce... Hélas ! les vents redoublent leur fureur ; la neige tombe à gros flocons... Je revenais piteusement dormir quand, tout à coup, pif, paf, holà, hé, faisant claquer son fouët, et laissant la bride abattue sur sa rosse, qui n'en allait pas plus vite, la Joie heurte vigoureusement à ma porte.

— Es-tu prêt ? viens donc ; il fait un temps délicieux !...

Notez qu'il prononçait ces mots en balbutiant, tant l'âpreté du froid congelait sa langue. J'ouvre ma porte.

— Qu'appelles-tu un temps délicieux ? En peut-il être un plus horrible ?

— A notre âge, toutes les glaces de l'hiver n'éteignent pas le feu qui circule dans les veines ; hâte-toi ou je pars seul. Tiens, voilà ta monture !

— en me présentant une rosse : ah ! une rosse ! rosse est pour elle un trop beau nom.

*Rosse et si longue, et si maigre et si sotté,
Que je la crus volée à Don Quichotte.*

C'est bien d'elle qu'on pourrait dire, « que l'humanité même, si elle n'allait pas à pied, ne pourrait choisir une monture plus chétive ».

Ma jument.

Ma jument ne démentit point l'idée que sa triste mine m'avait donnée de son caractère. Le mouvement lent et égal de ses jambes ressemblait à celui d'un balancier de pendule, et me laissait compter les secondes. J'avais beau piquer des deux ses flancs de bois, l'animer du geste, de la voix, je lui trouvais si peu d'émulation, une tranquillité si décidée, si préparée à tous les mouvements, que je pris mon parti de sa stoïque impassibilité. Considérant d'ailleurs qu'elle n'avait point de bal, point d'amour universel en tête ; comparant le sort des différents êtres qui sont sur ce globe, je rentrais sérieusement en moi-même, et ne trouvant point de raison suffisante de me préférer à ma jument, et qui eût dû m'attirer une somme de bonheur si supérieure à la sienne, je plaignais la pauvre bête, je la flattai sur l'oreille, et n'osais plus la forcer, à coup d'épéron, de prendre toute la peine, quand je devais seul avoir tout le plaisir.

Que suis-je donc !

Honteux de n'être qu'un atome je tâchais d'embrasser, de ma pensée, tous les mondes éparés qui roulaient sur ma tête. J'élevais mon imagination par delà les hauteurs du firmament ; j'approchais du trône du Créateur, sous l'œil de qui rampent tous les astres ; j'osais me placer sur ce trône, et je m'écriais : Que je suis grand !

Hélas ! ma jument fit un faux pas ; je donnai du nez en terre en disant : Que je suis petit !

L'Homme ou mouton.

J'ai toujours aimé de préférence les paysans, et en général ceux que le ciel a bien fait nos égaux, mais que le hasard a mis en sous-ordre. Ils sont plus hommes ; ils m'offrent une nature moins dé-

figurée : et quand je veux mettre dans la bouche des grands des sentiments vrais et purs, je vais les puiser dans le cœur des petits. J'ai, de bonne heure, reconnu la justesse de ce mot du grand Rousseau (je ne donne pas le nom de grand à l'auteur de quelques odes, mais à celui du Contrat social, d'Emile et de la Nouvelle Héloïse) : « Si l'on pouvait lire dans l'âme des hommes de tous les états, on voudrait plutôt descendre que monter ».

L'histoire d'un boucher vient à l'appui de ce que j'avance.

Chemin faisant je m'accostai d'un homme, dont les habits, autant que le jour naissant me permettait de le voir, portait l'enseigne de la misère, enseigne dont tant d'hommes détournent les yeux, parce qu'elle leur donnerait la tentation d'une bonne œuvre, et que tant d'hommes méprisent, parce qu'ils ne savent pas voir le mérite que souvent elle cache.

La figure de cet homme, ainsi que celle d'un mouton qui le suivait, me prévint en sa faveur.

— Ne venez-vous pas de Morges, mon ami ?

— Oui, monsieur ; j'étais boucher dans cette ville.

— Quelle raison vous a fait sortir ?

— Hélas ! monsieur, ce mouton !...

Ce début piqua ma curiosité, je le pressai de me dire son histoire, ce qu'il fit de la manière suivante.

Où se loge la sensibilité !

— Je suis né de parents pauvres ; on m'obligea d'embrasser la profession de boucher, à laquelle je répugnais fort ; mais de six enfants que nous étions dans la famille aucun n'avait désobéi aux ordres de mon père ; je ne voulus pas être le premier. Tant que mon père vécut, je fis assidument mon devoir ; je l'eusse toujours rempli de même, si mon maître n'eût trop exigé de moi. Dans le troupeau que je gardais, je m'étais attaché à un mouton ; il m'aimait aussi.

Dans cet endroit de sa narration, il donna sur le dos de son animal deux petits coups, qui me disaient : « C'est lui ». La bonne bête leva benigne-ment la tête vers son maître et lui lécha les mains d'un air qui répondait « C'est moi ».

— Il me suivait partout ; il me tenait lieu d'amis, de parents ; je lui donnais la moitié de mon pain, et je croyais l'avoir mangé ; il était si bon, le pauvre animal, que vous n'auriez pu vous empêcher de lui donner du vôtre ! Aussi, quand il fallait conduire une bête à la mort, ne pensais-je jamais à lui. Peu à peu le troupeau s'épuisa, et, malgré mes prières, mon maître voulut me forcer à égorger mon mouton. En vain tentai-je d'obéir ; quand j'avais le couteau, ce pauvre animal me regardait d'un air !... il semblait me faire des reproches : puis me léchait ; les larmes m'en venaient aux yeux, et le couteau me tombait de la main.

Enfin, je dis à mon maître qu'on m'égorgerait plutôt moi-même que de me porter à cet assassinat. Ces mots l'irritèrent ; il me traita de gueux, de misérable ; je le traitai d'homme dur, sans miséricorde... Je faisais peut-être mal, mais c'était par amitié pour ma pauvre bête. Mon maître me donna mon congé. J'avais gagné quelque argent ; j'en eus assez pour acheter mon mouton. « Je suis bien pauvre, ajouta-t-il en le caressant, mais je ne te le reproche pas. »

(A suivre.) M. VERNES.

Le cordier. — Quand un cordier cordant veut accorder sa corde, pour sa corde, à corder, six cordons il accorde ; mais si l'un des cordons de la corde, dé-corde, le cordon dé-cordé fait dé-corder la corde que le cordier cordant avait mal accordé.

BOITE-AU LETTRES

A Madame De D., à Grandson. — Ne faites rien graver sur la poignée de la canne « art-nouveau » que vous offrez à votre mari pour son anniversaire, vous pourriez le regretter après et votre canne deviendrait peut-être canne « art sauvage ».

A un vœuf, vieil abonné, à Tolocheuz. — Il est bien regrettable que vous ayez une gouvernante infidèle et menteuse. Changez-la au plus vite, car vous savez que les abonnés dont la bonne ment, expirent à la fin de l'année.

A Madame Victorine P., à Lausanne. — Que voulez-vous, les maisons aujourd'hui sont bâties bien légèrement. Vous vous plaignez que les murs de votre appartement sont si minces que les voisins doivent entendre tout ce qui se dit chez vous ; garnissez donc vos murs de tentures. Seulement vous n'entendez plus ce qui se dit chez eux.

A M. V., à Blonay. — Je vous plains sincèrement. Certes ce n'est pas gai d'être neurasthénique. Mais vous avez sous la main un remède efficace, certain et pas cher. Prenez-vous l'almanach du « Conteur Vaudois », lisez-le et relisez, vous serez rapidement guéri. Nous possédons des centaines d'attestations de gens qui se sont guéris de mélancolie par le moyen bien simple que nous vous indiquons.

A Célibataire indécis à Rolle. — Faites comme un de nos collaborateurs : mariez-vous puisque l'isolement vous pèse. Ce collaborateur, qui souffre d'un cancer d'estomac avancé, a justement une femme douce, aimable, aimante, excellente ménagère. Elle sera bientôt veuve.

Royal Biograph. — C'est donc cette semaine que la direction du Royal Biograph commence la présentation de tous les films composant ses programmes artistiques et variés qu'elle a su s'assurer l'exclusivité pour le public et ses fidèles habitués. Du 20 au 26 courant : « Les Trois Mousquetaires », d'après l'œuvre d'Alexandre Dumas père, avec l'étonnant et prodigieux Douglas Fairbanks dans le rôle de d'Artagnan, qui a fait de sa création incomparable un réel spectacle de capes et d'épées. A Genève, où ce film passe depuis quinze jours, la presse unanime a vanté les incontestables mérites de ce film. Rappelons que le film entier, donc l'œuvre complète, est présentée en une seule séance et que de ce fait, vu l'importance du programme, les matinées commencent à 3 h. précises et les soirées à 8 h. 30 précises par le grand film lui-même. Dimanche, deux matinées : à 2 h. 30 et 5 h. Il sera prudent de retenir ses places à l'avance. (Téléphone 29.39).

L'Horaire Major Davel, édité par l'imprimerie Borgaud, à Lausanne, vient de paraître.

Cette édition comprend tous les chemins de fer et lignes principales et secondaires, les tramways, les bateaux, les nouveaux tarifs en vigueur à partir du 1er octobre, les postes, les autobus et une carte numérotée des voies ferrées indiquant la page correspondant à la ligne de chemin de fer dessinée sur la carte.

Le Véritable Messager boiteux de Berne et Vevey pour 1923 (216me année). Editeur : Société de l'Imprimerie et Lithographie Klausfelder, Vevey. — Prix : fr. 0.60.

Le « Messager boiteux », ce vieil ami des familles est toujours le bienvenu. Certes, il ne peut changer ce qui est, ni transformer en nouvelles réjouissantes les événements trop souvent attristants qu'il enregistre dans sa sobre chronologie et dans sa revue de l'année. Mais ce devoir accompli, son robuste optimisme et sa saine confiance en l'avenir cherchent plutôt à reconforter ses lecteurs, soit par des contes récréatifs comme « La Chevière de Prafalcon » (Solandieu), ou « Comment peut naître le bonheur », d'Ad. Ribaux, soit par d'intéressants articles comme « Le futur lac de Barberine » (E. Gétaz) ou « La Faune des grands fonds marins » du Dr Perriraz, soit encore par d'amusantes boutades et de charmants dessins. L. S.

Pour les soirées de l'hiver.

PIECES VAUDOISES

Au vieux Foyer 2 actes
Près des sommets (opérette) 1 acte
Ma Maman et ma Femme 1 acte

A paraître en novembre :
Mademoiselle Aline 1 acte

S'adresser à l'auteur : Mme Matter-Estoppey, Montreux, rue Industrielle, 29.

Vermouth NOBLÉSSE
DÉLICIEUSE GOURMANDISE

SE BOIT GLACE G.162 L

Rédaction : Julien MONNET et Victor FAVRAT.
J. MONNET, édité resp.

Lausanne. — Imp. Pache-Varidel & Bron.